

L'ŒUVRE

14, Rue Drouot

Téléphone : GUT. 02-71. BÉRG. 40-51
Après minuit : GUT. 50-50

Directeur :

GUSTAVE TÉRY

ABONNEMENTS

1 An	6 Mois	3 Mois	1 MOIS
18 fr.	9 fr.	4 fr. 50	1 fr. 50

Nous recommandons tout spécialement à M. Clemenceau la lecture du savoureux discours de son honorable collègue M. Jénouvrier au Sénat.

(Que nous reproduisons ci-dessous d'après le « Journal officiel ».)

Le problème de l'heure

IL Y A FUSEAUX ET FUSEAUX

Somme toute — disons-le tout bas — notre midi de Paris est, depuis 1911, le midi de Londres !

Comment et pourquoi ? Ce n'est pas une question de quenouilles, mais une question de fuseaux. Il y a fuseaux et fuseaux...

S'il est aisé d'imposer par la loi une seule heure conventionnelle pour un pays qui n'a que 500.000 kilomètres carrés, cela devient paradoxal et gênant pour un pays aussi étendu de l'Est à l'Ouest que sont les Etats-Unis.

Il y a plus de trois heures de différence entre le midi vrai de New-York et le midi vrai de San Francisco. Les Américains, en gens pratiques, ont tourné la difficulté en imaginant la solution rationnelle qu'on a depuis lors étendue à l'Europe. Ils ont partagé les Etats-Unis en fuseaux de 15° chacun. Chaque fuseau est ainsi limité par deux méridiens, entre lesquels existe une différence d'une heure exactement. Et, dans tout le fuseau, on a une heure uniforme.

Quand on passe d'un fuseau au fuseau suivant, à l'Est, on avance d'une heure et d'une heure juste. Dans toute l'étendue du pays, l'aiguille des minutes est ainsi au même point du cadran : l'aiguille des heures seule doit faire un saut brusque quand on traverse la limite d'un fuseau.

On peut fort commodément vivre une journée avec une montre qui avance ou retarde d'une heure juste. Qui de nous ne s'est trouvé faire cette expérience ? L'important est de le savoir ; mais, dans le détail de l'emploi du temps, point de trouble.

C'est sur le chiffre des minutes qu'il est le plus ennuyeux de faire des calculs et que l'on risque le plus de se tromper ; de même que, lorsqu'on établit son budget ou que l'on additionne ses dépenses, on risque beaucoup plus de commettre des erreurs inaperçues sur le nombre des centimes ou des francs que sur celui des milliers de francs.

Aussi l'Europe a-t-elle voulu adopter l'idée si ingénieusement pratiquée des Américains, et le système des fuseaux horaires a été étendu à toute la terre.

Le globe terrestre se trouve aujourd'hui divisé en vingt-quatre fuseaux méridiens égaux, de 15° de largeur, dans chacun desquels le chiffre des minutes est celui des secondes, sont partout les mêmes qu'à l'Observatoire de Greenwich (Londres), tandis que le chiffre des heures augmente d'une unité lorsque, marchant vers l'Est, on passe d'un fuseau dans le suivant.

La seule exception, c'est que, pour notre vieille Europe, les limites des fuseaux ne suivent pas la ligne brutale des méridiens, mais les frontières politiques des pays.

Depuis 1911, l'heure française est celle du fuseau de l'Europe occidentale : la Belgique et la Hollande sont, elles aussi, à l'heure de Londres. L'heure de l'Europe centrale est, par convention, exactement d'une heure en avance sur celle de Londres.

C'est cette économie d'une heure exacte d'avance ou de retard que respécie si bien — et j'ajouterais : si scientifiquement — le projet Honnorat. Il est bien certain que, pour cette raison même, il n'apportera aucun trouble à la presque immense totalité des actions, inactions, faits et gestes qui constituent la vie nationale.

Je n'aperçois, pour ma part, que des inconvénients de détail et tout à fait secondaires.

Pourtant, en vérité, renoncer à l'économie très importante de combustible que représente la réforme, parce que la Bourse de Paris aura le désagrément d'ouvrir ainsi une heure plus tôt que celle de Londres et de fermer une heure plus tôt ?

Le communiqué de trois heures, qui doit rassembler un certain nombre de faits accomplis depuis l'aube (et surtout, entre nous soit dit, de faits de la veille), sera-t-il condamné à devenir le communiqué de quatre heures ? Nous arriverions bien vite à nous accommoder de ce petit changement.

Reste une objection, la seule valable à mon sens. Si les journaux du soir, qui paraissent à Paris vers cinq heures (heure ancienne), doivent paraître désormais à cinq heures (heure réformée), c'est-à-dire à

quatre heures, les dernières nouvelles qu'ils pourront recevoir et imprimer de l'étranger dépendront de l'ancien horaire et non du nouveau ; ils seront privés d'une heure d'informations... Quelques-uns, comme les Débats, semblent avoir prévu la réforme Honnorat et viennent d'améliorer et d'avancer sensiblement la remise de leurs exemplaires aux divers services de vente et d'expédition. Mais il s'agit des « poids lourds »... Le Temps en l'espèce ! Ne sera-t-il pas contraint, par les nécessités de l'organisation télégraphique internationale présente, à regarder quelque peu l'heure de sa distribution ? Le Temps paraissant une demi-heure ou une heure plus tard ! Peut-on imaginer pour le bon universitaire et bourgeois parisien, révolution plus sensible et plus dommageable ? Aura-t-on le temps de l'absorber et d'en faire la digestion avant le dîner ?... Grave, très grave problème. Mais, de grâce, — pour l'amour de Dieu et de la France, — préparons-nous à précipiter quelque peu l'absorption et la digestion du Temps.

Jean Brunhes

Cuisines roulantes

Sur les terrains de la « Caponnière » de Vincennes, on peut admirer une exposition de 3.000 cuisines roulantes.

Ces cuisines avaient été achetées en Amérique, il y a environ 15 mois.

Une fois reçues et montées, on s'aperçut que les appareils ne pouvaient rendre aucune espèce de service. Alors, pendant plusieurs mois, on employa à leur mise au point 200 auxiliaires et R. A. T. ayant ou croyant avoir quelques connaissances en (vous savez bien, cette industrie dont il est défendu d'imprimer le nom et qui s'occupe des métaux).

Ni les auxiliaires, ni les R. A. T. ne parvinrent à faire marcher les cuisines roulantes qui venaient d'Amérique... En désespoir de cause, on les alla bien proprement sur le champ de tir de la « Caponnière », on les peignit en gris-bleu horizon, de façon qu'elles ne fussent pas repérées par les Boches ; puis, de façon qu'elles ne s'abaissent pas, on acheta 3.000 bâches sous lesquelles on cacha les cuisines.

Elles n'ont pas bougé de la « Caponnière » depuis 15 mois.

Il paraît qu'on les a payées 3.000 francs pièce et les « hommes de métier » qui ont travaillé à leur « amélioration » estiment qu'après les nouvelles dépenses elles ont atteint une « plus-value » de 500 francs.

Les soldats de la garnison de Vincennes, dans la simplicité de leur âme, les ont appelées : les « cuisines à Caillaux ».

Car, peu ferrés sur la géographie, ils confondent l'Amérique du Nord, dont la (ci, l'industrie dont il ne faut pas imprimer le nom) travaille parfois pour nous, et l'Amérique du Sud, où l'ancien et célèbre ministre des finances étrangers fit un jour un voyage historique.

POUR ACHETER TROIS CHAMBRES A AIR

Le directeur des Constructions navales du port de Toulon a besoin de trois chambres à air d'automobile, marque Michelin. Il a donc adressé à tous les propriétaires de garages de Marseille une petite note de quatre pages dont nous nous contenterons de reproduire la première :

PORT DE TOULON — RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
DIRECTION des CONSTRUCTIONS NAVALES — MARINE NATIONALE
Achat sur facture
Demande de prix
Dossier n°...

Prière au fournisseur de rappeler ce numéro dans toute correspondance relative à cette demande de prix.

Les conditions générales du 18 juin 1910, modifiées les 11 novembre 1911 et 2 février 1913, sont applicables aux achats sur facture.

L'importance des achats sur facture est limitée à la somme de 1.500 francs. (Art. 22 du décret du 18 novembre 1882.)

Toute fourniture dont la valeur dépasse ce chiffre donne lieu à un marché qui doit être imprimé, timbré et enregistré aux frais du sous-missionnaire.

La tolérance du vingtième en plus prévue à l'art. 60 des conditions générales du 18 juin 1910 n'est applicable aux achats sur facture qu'autant que l'importance totale de la fourniture, vingt-trois en sus compris, n'excède pas 1.500 francs.

Le sous-directeur des Constructions navales du port de Toulon prie M... de vouloir bien faire connaître avant le 9 avril 1916, à quel prix et à quelle date il pourra se charger de livrer à la direction des Constructions navales de Toulon les objets désignés d'autre part, dont la livrai-

son, rendue franco dans l'arsenal, doit être effectuée dans un délai maximum de...

Avis important

1^o La présente offre de prix, complétée des indications voulues, doit être remise et adressée sous enveloppe cachetée, portant en suscription l'objet et l'indication « offre de prix », avec le numéro du dossier, à M. le sous-directeur des Constructions navales à Toulon.

2^o Les propositions doivent parvenir à la direction au plus tard le jour indiqué ci-contre à 5 heures du soir. Passé ce délai, elles seront écartées, à moins que, pour des raisons tout exceptionnelles, le fournisseur n'ait demandé antérieurement et obtenu un sursis.

3^o Bien faire attention d'adresser les offres au service qui a fait la demande (Constructions navales) et éviter d'employer des expressions telles que « marine, arsenal », etc., qui sont souvent des causes de retard dans les transmissions.

Ne pas oublier d'indiquer le délai demandé pour la livraison.

Les titulaires d'achats sur facture seront tenus de se conformer aux prescriptions édictées par le préfet maritime en ce qui concerne l'introduction dans l'arsenal ou ses dépendances, d'ouvriers ou d'employés n'appartenant pas au service de la marine. Ils répondront, en outre, des infractions commises à cet égard par leurs sous-traitants.

Chaque infraction, suivant sa gravité, rendra le titulaire de l'achat passible d'une retenue de 2 à 20 francs.

La deuxième et la troisième page sont consacrées aux conditions de livraison et aux signatures et visas du directeur, du sous-directeur, de l'ingénieur de la marine, de l'officier des directions de transit, du contrôleur de la marine et du chef du service des marchés.

Enfin, il est spécifié en caractères gras que :

« L'exécution de cette fourniture devra être assurée sans que le fournisseur ait à faire des demandes de sursis d'appel ou de rappel de personnel. »

Indiquons, en passant, qu'une chambre à air (et ceci n'est pas une réclamation) vaut dans le commerce 37 fr. 50.

LA FÊTE du roi des Belges

L'anniversaire de la naissance du roi des Belges a été célébré hier, 8 avril, par d'émouvantes cérémonies, au Havre et à Paris. Albert 1^{er} a passé cette journée, comme les autres, dans le recueillement de la famille et de l'armée, sur le sol national que l'agression ennemie n'a pas réussi à faire disparaître de la carte de l'Europe. Au Havre, une réunion militaire ; à Paris, un office religieux, en l'église de la Madeleine, ont souligné cette date et marqué une étape des indéfectibles espoirs.

Les diplomates et les armées des Alliés étaient représentées, au Havre, autour du général Jungbluth, délégué spécial du roi, et des ministres belges. L'amiral Briard, gouverneur militaire du Havre ; le général Asser, commandant la base anglaise ; notre ambassadeur, M. Klobukowski, le préfet de la Seine-Inférieure, le sous-préfet et le maire du Havre étaient présents. Ainsi s'affirmait, en hommage au souverain et au peuple de Belgique, l'union que la conférence de Paris proclamait solennellement l'autre jour.

Les soldats belges blessés, victimes de la guerre, furent les premiers à l'honneur ; le général Jungbluth et M. Schollaert, président de la Chambre, remirent à deux cent cinquante d'entre eux les décorations méritées par leur vaillance. Par une attention délicate, un officier d'état-major, le colonel comte de Grunne, adressa la parole en flamand à ceux qui pourraient mieux goûter cette langue maternelle. Soldats de Liège, soldats d'Anvers, soldats de l'Yser reçurent ainsi le salut de la patrie belge, en présence de jeunes camarades prêts à partir pour le front.

A la Madeleine, un aumônier belge, le R. P. Henusse, a prononcé un éloquent discours en faveur des femmes de combattants, restées en pays envahi avec leurs jeunes enfants. Ces malheureuses, nous le savons de bonne source, n'ont jamais perdu courage ; elles luttent, elles aussi, sur leur front de bataille, et le cardinal Mercier les en félicitait l'autre jour, en cette belle pastorale qui dut être pour ses fidèles une récompense en même temps qu'un réconfort.

En Amérique, le même jour, et pour soulager les mêmes infortunes, une collecte était organisée par la « Société des Filles de la Révolution ». Les Etats-Unis sont neutres, mais leur charité intelligente ne se trompe pas d'adresse et sait comment il convient le mieux de commémorer un anniversaire du roi Albert.

La Belgique, associée par la brutalité germanique à la juste cause des nations alliées, a conquis de haute lutte ses titres de puissance indépendante ; nos vœux respectueux et fervents s'adressent aujourd'hui, avec ceux de tous les Belges, au souverain qu'a grandi l'épreuve et qui est digne de présider à la renaissance de son pays.

Henri Lorin.

La lutte continue au débouché d'Haucourt

Les Communiqués

15 heures

En ARGONNE, lutte de mines à la FILLE-MORTE, où nous avons fait jouer deux camouflés avec succès.

A la cote 285, nous avons occupé la levée sud d'un entonnoir provoqué par l'explosion d'une mine allemande.

A l'ouest de la MEUSE, les Allemands ont renouvelé au cours de la nuit leurs attaques contre nos positions au sud et au débouché est d'HAUCOURT.

En ce dernier point, malgré ses efforts répétés, l'ennemi n'a pu nous déloger de nos lignes, d'où partait un feu meurtrier qui lui a infligé de grosses pertes.

Au sud d'HAUCOURT, les Allemands ont réussi à prendre pied dans deux petits ouvrages situés entre HAUCOURT et la cote 287 que nous occupons.

Au sud-est de BÉTHINCOURT, le combat a continué à la grenade dans les boyaux le long de la route de BÉTHINCOURT-CHATTENOURT et nous a valu quelques avantages.

A l'est de la MEUSE, bombardement intermittent de nos positions.

Une attaque ennemie à la grenade sur une de nos tranchées au nord de la croupe

du fort de VAUX a été repoussée par notre feu.

Dans les Vosges, une reconnaissance ennemie qui tentait d'enlever un de nos petits postes au LANGENFELSKOPF (sud de SONDERNACH) a été dispersée par notre fusillade.

23 heures

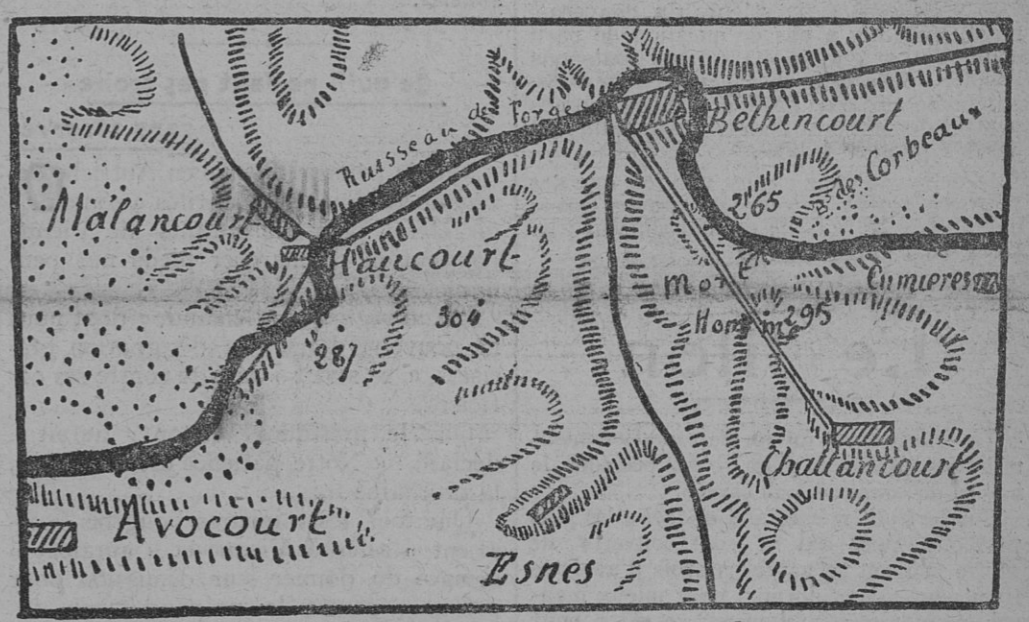
Au sud de l'AVRE, les tirs de notre artillerie ont détruit le moulin de SAINT-AURIN, où se trouvait un observatoire, et ont bouleversé les tranchées ennemies au nord de BEUVRAIGNES.

En CHAMPAGNE, dans la région de NAVARIN, nous avons répondu par des tirs de barrage à un très violent bombardement qui faisait présager une attaque. L'ennemi n'est pas sorti de ses tranchées.

En ARGONNE, concentration de feux sur les batteries ennemies du bois de CHEPPY et de la région MONTFAUCON-MALANCOURT.

Dans la région de VERDUN, aucun événement important à signaler, sauf un bombardement assez vif de notre front BÉTHINCOURT-LE-MORT - HOMME-CUMIÈRES.

Dans les VOSGES, grande activité de notre artillerie dans la vallée de la FECHT.



Tracé de la ligne allemande le 8 avril

Comme on le voit, sur le croquis ci-dessus, Haucourt est situé au pied d'un mouvement de terrain dont le premier gradin, du côté sud, est coté 287, et dont le point culminant est coté 304.

L'ennemi a commencé à s'infiltrer entre Haucourt et la cote 287 ; il a enlevé deux petits ouvrages qui formaient un saillant. Le fait en lui-même serait d'importance secondaire s'il ne marquait pas un nouveau progrès de l'investissement du mouvement de terrain 304 que les Allemands poursuivent avec leur ténacité coutumière.

Il importe absolument de les arrêter dans cette voie ; et nous devons espérer qu'on exercera, pour les chasser des points qu'ils ont conquis, les mêmes efforts que ceux qui aboutissent assez heureusement le long de la route de Béthincourt à Chattancourt.

Je n'ai pas vu grand inconvénient à la perte de Malancourt et d'Haucourt ; mais il serait mauvais que l'ennemi pût accentuer davantage sa progression vers le sud.

Or cet intérêt est justement d'inciter la Suisse à délimiter ses frontières par des signaux très apparents, lumineux même pendant la nuit, qui guideraient ainsi très facilement les aviateurs boches sur notre territoire.

Dans ces conditions, l'incident de Porrentruy serait un incident voulu et nous pourrions inviter la Suisse à bien vouloir ne pas se prêter au piège.

Je me suis demandé si ce n'est pas pour éviter une erreur comme celle du tir contre la gare de Delle, que la République helvétique a décidé d'enlever les cartouches des gibernes, de telle sorte que ses soldats n'en ont point eu pour tirer contre les avions qui survolaient son territoire.

Elle ne manquera pas, je n'en doute pas, de nous donner cette nouvelle preuve de son bon vouloir.

Général Verraux

Comment s'y prennent les sénateurs qui veulent parler malgré la censure

Du Journal officiel (séance du Sénat du vendredi 7 avril) :

M. le président. — La parole est à M. Jénouvrier.

M. Jénouvrier. — Messieurs, j'ai entendu M. le ministre de l'intérieur affirmer l'intérêt que le gouvernement et lui-même apportent à nos cultivateurs ; je suis convaincu que ce ne sont pas de vaines paroles qu'il a prononcées, mais cependant le Sénat pensera peut-être avec moi que quelques actes vaudraient encore mieux.

J'ai eu l'honneur, à cette tribune, d'obtenir l'assentiment de l'éminent ministre de l'agriculture lorsque j'ai dénoncé les procédés absolument inadmissibles dont nos cultivateurs sont les victimes de la part d'une grande administration de l'Etat, j'ai nommé le service de l'intendance.

Quelques jours après la séance à laquelle j'apportais les doléances des cultivateurs de toute la France, j'entretenais M. le ministre de l'agriculture de la plainte précise d'un des

maires les plus honorables de mon département. M. Méline voulut bien me répondre qu'il saisissait de ces procédés son collègue de l'intendance, en lui demandant d'y mettre fin. Or, non seulement ils continuent, mais la censure leur prête sa complicité (mouvements divers) en empêchant un sénateur de faire connaître à ceux qu'il a l'honneur de représenter les procédés de l'intendance. Quand j'ai voulu publier dans un journal de mon département les faits auxquels je fais allusion et faire savoir aux agriculteurs qu'ils n'avaient pas à se soumettre aux procédés de l'intendance, j'ai été caviardé comme M. Clemenceau dont je n'ai ni le talent ni l'autorité.

Je dis que nos agriculteurs sont victimes de la réquisition et des procédés de l'intendance. Cette phrase qui a disparu de mon article, je la répète pour que ma voix aille par le Journal officiel jusqu'à mes commentants comme aux vôtres. J'use de cette ressource suprême qu'est le Journal officiel, par la tribune du Sénat.

M. Tournon. — Dans un journal que je pourrais citer, on a supprimé une partie d'un de mes discours qui avait paru au Journal officiel.

M. Jénouvrier. — M. le ministre de l'intérieur, à qui je m'étais adressé, m'avait répondu que cette affaire était du ressort du ministre de la guerre. Mais M. le ministre de la guerre a bien d'autres préoccupations en ce moment et n'a guère le loisir de correspondre avec moi. Je proteste énergiquement contre de pareils errements ; je dis bien haut aux cultivateurs de France qu'ils ne doivent pas se soumettre à des procédés inqualifiables. Le Journal officiel le leur fera savoir.

Monsieur le ministre de l'intérieur disait tout à l'heure que la même denrée ne devait pas avoir deux prix différents. C'est son désir. Qu'il le dise à son collègue. Les fonctionnaires de l'intendance s'en vont dans nos campagnes proposant un prix notablement inférieur au cours. Le cultivateur ne l'accepte pas et va devant le juge de paix ; on lui offre alors un prix encore inférieur au premier. Le malheureux est obligé de plaider en première instance et en appel ; et, comme jusqu'ici le ministre de la justice n'a pas encore songé à taxer les honoraires comme le demandait notre collègue, monsieur Lintilhac...

M. Eugène Lintilhac. — Ceux des huissiers et des officiers ministériels sont taxés.

M. Jénouvrier. — ... vous apercevez les conséquences pour ces malheureux et intéressants plaidiers. Vous aviez, monsieur le ministre de l'intérieur, des paroles très justes et très justifiées pour les habitants de nos campagnes et pour les femmes de nos vaillants soldats. Montrez-vous vigilant pour défendre leurs intérêts. J'ai été le témoin de douleurs sans nom de femmes qui ne peuvent faire reconnaître leur droit à une allocation, ni obtenir de l'Etat qu'on leur paye les objets qu'on leur a pris.

Je vous assure, messieurs du gouvernement, qu'il n'y a pas de question de parti dans tout ce que je dis ; nous soutenons l'esprit public qui, dans certaines régions, s'inquiète de ces procédés. Nos femmes veulent demeurer vaillantes, mais il ne faut pas les pousser à bout.

Je demande donc encore une fois que des mesures soient prises, énergiques, pour que de pareils faits ne se reproduisent pas. (Très bien ! très bien !)

Le filon

Le filon, c'est un terme essentiellement militaire. Avoir le filon, c'est posséder le moyen de couper à une corvée.

Sur le front même, aux endroits les plus périlleux, ceux qui se sont couverts de gloire peuvent se vanter parfois d'avoir le filon pour mieux dormir, pour mieux manger, pour mieux se chauffer, se vêtir, pour mieux tuer les poux et les rats.

Le filon existe aussi chez les Boches. Le filon le plus ingénieux a même été trouvé par un Boche qui est mineur de son métier et père de sept enfants.

Incorporé dans les troupes qui se sont fait mettre en bouillie devant Verdun, il recevait des nouvelles de sa femme qui lui disait qu'elle mourait de faim et que ses enfants n'avaient pas de quoi manger.

Notre Boche se dit : — Je vais, par surcroît, être tué demain ou après-demain, et voilà ma famille bien lotie !

Notre Boche a l'esprit de famille. Alors il déserta et vint dans nos lignes. Interrogé, il expliqua :

— Vous ne m'avez pas fait prisonnier ; je suis venu ici de moi-même. Ma femme et mes enfants dansent devant le buffet en Silésie. Je veux qu'ils mangent. Vous devez sans doute faire travailler vos prisonniers et les bien payer ; c'est assez dans vos cordes. Faites-moi donc travailler avec vos prisonniers ; j'ai des misères à soulager ; j'enverrai mes salaires à ma conjointe...

Filon de premier ordre, avouez-le : éviter la boucherie et nourrir sa famille avec de l'argent français que cet excellent Boche comptait gagner chez nous.

C'est donc une théorie qui a cours sur le front allemand qu'il suffit de se faire faire prisonnier pour revenir travailler en France comme avant la guerre, et sans avoir l'ennemi d'attendre la fin de la guerre.

Cette théorie serait basée sur des faits que nous n'en serions pas surpris, les prisonniers boches étant choyés chez nous, tandis que les nôtres chez eux sont affamés et soumis au régime du bagne.

Nous ne voyons pas, en effet, un soldat français se faire faire prisonnier pour pouvoir envoyer ses salaires à sa femme. Ça, ce n'est pas le filon ! Nous voyons plutôt la femme envoyant du pain et des conserves à son mari pour l'empêcher de mourir de faim.

L'Ouvrier

L'ŒUVRE
DIT
CE QUE
PENSE
HAUT
LE MONDE
BAS

Hors d'Œuvre

Billet

à une dame de charité

De votre propre aveu, Madame, ce n'est pas par vocation, ni par un élan de dévouement spontané, ni par suite d'un vœu que vous avez été amenée à vous occuper d'œuvres charitables.

Vous m'écrivez, en effet, que vous trouvez dans la nécessité de gagner votre vie, vous avez fait la demande d'une « carte de colportage ». Muni de cette carte, vous vous êtes présentée au siège de plusieurs œuvres de guerre, qui vous ont confié un paquet de petites brochures et de petites images patriotiques.

Armée de ces brochures et de ces images, pleine de confiance dans une mission que vous considérez comme à peu près officielle, vous êtes allée « faire les terrasses » des cafés... Et vous avez été mise à la porte par les gérants des établissements où vous vous êtes présentée.

Sur quoi, indignée, vous m'écrivez : « C'est un scandale... N'est-il plus permis maintenant à des femmes dévouées de solliciter la charité au profit de nos blessés ? »

Je suppose que, si les gérants des cafés vous avaient autorisée à faire la quête, vous vous indigneriez à l'heure actuelle contre les consommateurs qui vous auraient refusé leur obole.

Faut-il s'indigner ?

Je ne sais pas, Madame, en quoi consiste une « carte de colportage ». Mais cette pièce ne donne certainement pas à la titulaire le droit absolu de prélever un impôt sur tout contribuable assis en plein air. D'autant plus que les contribuables assis en plein air sont soit des poilus, soit des pères, frères et fils de poilus qui, depuis le commencement de la guerre, ont eu mille meilleures occasions de prouver leur bon cœur d'une manière plus effective et plus discrète.

Est-il nécessaire de les obséder encore pour en tirer deux sous ?

On ne saurait vous les refuser, ces deux sous, si vous étiez véritablement la dame dévouée, désintéressée, qui...

Mais vous venez de me dire que vous exercez ce colportage pour vivre, que vous touchez une remise sur la vente...

Ne vous étonnez pas alors d'être traitée, par les gérants de café, comme un vendeur de journaux ou une marchande de cacahouètes.

ZETTE

Ce qu'il ne faut pas croire

sans réserves

Que la pénurie de cuir en Autriche devenant extrême, les autorités « songent à décréter » pour les enfants de Vienne l'obligation de marcher pieds nus pendant tout l'été.

Qu'un régiment allemand, « dont nous ne pouvons donner la désignation précise », « se serait » révolté contre ses officiers.

Que le président Wilson « aurait » déclaré : « Notre patience est à bout, et la prochaine fois... »

Que tous les ministres hongrois « seraient » allés à Vienne et « auraient » menacé de donner leur démission pour protester contre la prépondérance des Allemands dans les affaires du pays.

Que M. Jules Gautier « songerait » à raser sa barbe, à fonder l'Œuvre des Censeurs Repentis, et à se rendre au front pour couper les fils de fer barbelés.

Heures perdues

Depuis quarante jours que dure la bataille de Verdun, les bureaux des colis postaux militaires ont été fermés.

Il y avait là 300 auxiliaires... 250 d'entre eux ont été renvoyés à l'Ecole Militaire.

Comme ils doivent rester disponibles pour reprendre leur service à la réouverture des bureaux d'expédition, ils restent, depuis quarante jours, inoccupés. Un officier supérieur, agacé de les voir traîner dans les cours du matin au soir, a donné l'ordre qu'on leur fit faire « à droite par quatre » et « portez armes », avec de vieux fusils du modèle 74... exercices d'une utilité incontestable pour des auxiliaires.

Il eût été trop simple de les renvoyer chez eux pendant ces quarante jours, et trop pratique de les employer à planter des pommes de terre dans les terrains incultes qui avoisinent les fortifications.

Economisons le papier

On nous signale que les errements du temps de paix ont encore cours dans certains lycées de Paris, où le papier est gaspillé comme à l'époque où on se préoccupait uniquement d'atteindre un certain chiffre de fournitures...

Des parents d'élèves nous affirment que les professeurs ne veulent pas voir plus d'un texte de devoir sur chaque page, ce texte eût-il seulement deux lignes, de telle sorte qu'un cahier est fini alors que les trois quarts des pages sont blanches.

En outre, il est défendu aux élèves d'écrire sur le verso des pages, ce côté étant réservé à l'inscription d'une note par le professeur, soit un chiffre par semaine.

Il faut espérer que les proviseurs de

nos lycées (leur nom définit fort bien leur rôle) sauront rappeler aux professeurs et aux enfants qu'en certains cas l'économie est une forme appréciée et agissante du patriotisme.

La vérité

Dans le numéro du 1^{er} mars des Lectures pour tous, à la page 824, on voit une photographie représentant le sujet suivant, d'après la légende :

Cet appareil tout particulièrement ingénieux, à la fois viseur et régleur de tir, sert, après le repérage d'une tranchée, à constater que les obus successivement tirés tombent mathématiquement au même point. (D'après The Illustrated London News.)

C'est fort bien pour les gens de l'arrière.

Mais tous les poilus du front qui ont eu l'occasion de participer à la prise d'une tranchée ennemie (et il commence à y en avoir un certain nombre) reconnaîtront dans cet appareil tout particulièrement ingénieux une simple mitrailleuse boche du modèle courant avec sa hausse.

Les civils n'iront pas y voir. D'ailleurs, il faudrait qu'ils aient bien pu avoir caractère pour se fâcher de cette petite mystification.

Les films policiers et la criminalité juvénile

Le groupe de Paris de l'U. F. S. F., autrement dit de « l'Union Française pour le Suffrage des Femmes », a tenu hier son assemblée générale, au cours de laquelle, Mme Alice La Mazière a lu un rapport très documenté consacré à l'influence néfaste de certains films cinématographiques sur les adolescents. De l'avis de tous ceux qui se sont voués à la tâche si noble du relèvement de l'enfance coupable, et plus particulièrement de M. Rollet, le distingué président du tribunal pour enfants, il y a un rapport direct entre la diffusion du cinéma et la recrudescence de la criminalité juvénile.

Toutes les audiences amènent devant le tribunal de M. Rollet des enfants criminels qui ont puisé au cinéma l'idée et les moyens de réaliser attaques nocturnes, cambriolages, incendies, assassinats.

De plus, parmi ces enfants coupables, on trouve une série de nouveaux délinquants appartenant à des milieux parfaitement honnêtes et qui seraient demeurés tels si le cinéma, avec ses films policiers, n'avait fait sentir son action pernicieuse.

« M. Rollet nous a cité de nombreux cas, dit Mme La Mazière dans son rapport, mais je ne mentionnerai que deux affaires, les plus récentes, puisqu'elles sont venues à l'audience de jeudi dernier.

« Dans la première étaient impliqués deux enfants de treize et de quatorze ans, appartenant à des familles honorables. S'étant masqué le visage d'un mouchoir rouge et tenant un couteau à la main, tel le bandit qu'on voit représenté en d'innombrables affiches de Paris, les deux gamins abordèrent, le soir, une dame seule dans une rue déserte. Menaces et demande d'argent. Mais la femme se mit à crier et les malfaiteurs novices, pris de peur, se sauvèrent. Ils furent arrêtés et condamnés avec sursis.

« L'autre affaire amenait devant le tribunal un apprenti qui avait dérobé une cinquantaine de francs à son patron. Sur le bureau dont il avait fracturé le tiroir, il laissa en évidence un papier où étaient tracés ces mots : « La main qui étroit. »

Après avoir par ces exemples montré combien malaisant est l'influence du film policier, Mme La Mazière a déploré la coupable indifférence des pouvoirs publics.

Il y a quelques semaines, on jouait deux drames policiers dans deux établissements rivaux. M^{rs} Henri-Robert dénonça le danger qu'offraient de pareils spectacles et l'on daigna l'écouter en haut lieu.

Brutalement et sans explication, l'une des deux maisons reçut l'ordre de cesser son spectacle. Mais le film avait coûté 200.000 francs, et l'on ne perd pas une pareille somme sans regretter. La maison visée protesta donc et déclara, non sans raison, que, du moment qu'il s'agissait d'une œuvre de salubrité publique, il fallait frapper tous les cinémas donnant des films policiers et non pas un seul.

Comme l'argument était sans réplique, on rapporta la mesure purement et simplement.

Quel aveu d'impuissance !

« D'ailleurs, a ajouté Mme La Mazière, les films policiers ont une clientèle qui ne se recrute pas uniquement dans les bas-fonds, et ils trouvent des admirateurs même parmi les membres du gouvernement. Un de nos ministres est particulièrement amateur de ce genre de spectacles et, quand il veut se détacher et amuser ses hôtes, il fait venir les opérateurs au ministère. Ceux-ci tournent alors devant lui les épisodes les plus sensationnels de certains mystères qui n'ont aucun rapport avec ceux du moyen âge. »

Il est vrai que le ministre en question a sous ses ordres un service qui exige une connaissance approfondie de tous les trucs policiers.

Il veut peut-être s'instruire.

La question du haut commandement

Le Généralissime

[Un jeune écrivain de grand talent, M. Léon Loistel, vient d'achever un roman « vécu » où il dépeint avec une sobriété vigoureuse et exacte certaines habiles personnalités militaires qu'il a pu approcher au cours de la guerre. Nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs quelques pages inédites de ce roman, consacrées au généralissime.]

— Eh bien ! maintenant, c'est tout ! dit le généralissime en signant le dernier papier.

Il se leva lourdement, frota les plis de son cou blanc et gras, et, le visage réjoui, se dirigea vers la porte.

Une demi-heure après, on mandait André chez le généralissime.

— Assieds-toi, et causons ! dit le généralissime. Je t'ai fait venir pour te garder près de moi.

— Merci, mon général, répondit André, mais je crains de n'être pas bon pour l'état-major, dit-il avec un sourire.

Le généralissime le regarda interrogativement.

— Et le principal, continua André, c'est que je suis habitué à mon régiment. J'aime les officiers et il me semble que les soldats m'aiment aussi. J'aurais le regret de quitter le régiment, si je refuse l'honneur d'être auprès de vous... croyez-moi...

Une expression intelligente, bonne et en même temps malicieuse était sur le visage du général. Il interrompit André.

— Je le regrette, tu me serais nécessaire, mais tu as raison, tu as raison. Ce n'est pas là qu'il nous faut des hommes. Il y a toujours beaucoup de conseillers, mais les vrais hommes manquent.

Puis, le généralissime continua :

— Oui, on m'a critiqué assez... Mais tout vient à son temps. Tout vient à point à celui qui sait attendre.

« Crois-moi, mon cher, il n'y a pas plus fort que ces deux guerriers : la patience et le temps. Ceux-ci feront tout, mais les conseillers n'entendent pas de cette oreille, voilà tout. Les uns veulent, les autres ne veulent pas. Que faire donc ? demanda-t-il semblant attendre la réponse. Que voudrais-tu faire ? répéta-t-il. »

Et ses yeux brillaient d'une expression profonde, intelligente.

— Je te le dirai, prononça-t-il, puis qu'André ne répondait rien. Je te dirai ce qu'il faut faire et ce que j'ai fait. Dans le doute, mon cher — il se tut — abstiens-toi, prononça-t-il d'un ton saccadé. Eh bien ! adieu, mon ami. Souviens-toi que je partage ton deuil de toute mon âme et que pour toi je ne suis ni général ni commandant en chef, mais un père. Si tu as besoin de quelque chose, tout droit chez moi ! Au revoir, mon cher.

Comment, et par quelles causes, André n'aurait pu nullement l'expliquer, mais après cet entretien avec le généralissime, il retourna à son régiment tout à fait rassuré sur le compte de celui à qui elle étaient confiées.

« Il n'y aura rien de lui, il n'inventera rien, n'entreprendra rien, pensait André, il écouterait tout, se rappellerait tout, il mettra tout à sa place. Il n'empêchera rien d'être et ne permettra rien de nuisible. Il comprend qu'il y a quelque chose de plus fort et de plus important que sa volonté : la marche inévitable des événements, et il sait les voir, il sait comprendre leur importance. »

En route, il rencontra son ami Pierre, et tous deux parlèrent du généralissime.

— Il passe pour un capitaine très habile, dit Pierre.

— Je ne comprends pas ce que signifie un capitaine habile, dit André avec un sourire.

— Le capitaine habile, c'est celui qui prévoit tous les hasards et devine les projets de son adversaire, dit Pierre.

— Mais c'est impossible, répartit André comme s'il s'agissait d'une affaire depuis longtemps résolue.

Pierre le regardait étonné.

— Cependant on dit que la guerre est semblable au jeu d'échecs.

— Oui, dit André ; seulement, avec cette petite différence que, dans le jeu des échecs, tu peux réfléchir à chaque pas, tant que tu veux, que tu es là en dehors des conditions de temps, et encore avec cette différence que le cavalier est toujours plus fort que le soldat, que deux sont toujours plus forts qu'un, et, à la guerre, un bataillon est parfois plus fort qu'une division et parfois plus faible qu'une compagnie. La force relative des troupes ne peut être connue de personne. Le succès ne dépend et ne dépendra jamais ni de la position, ni de l'armement, ni même du nombre, mais encore moins de la position.

— Mais de quoi donc ?

— De ce sentiment qu'il y a en moi, en lui (il désignait T...), en chaque soldat.

André fixait T... qui, effrayé, étonné, regardait son chef. André, d'habitude taciturne, maintenant paraissait ému. Il ne pouvait se retenir d'exprimer les idées qui lui venaient spontanément.

— Celui qui gagne la bataille, c'est celui qui a décidé fermement de la gagner. Tu dis : notre position, le flanc gauche est faible, le flanc droit aligné, tout cela c'est de la blague, il n'y a rien

de tout cela. Et qu'aurons-nous demain ! Des centaines, des milliers de circonstances les plus diverses qui se déroulent décidées momentanément par ce fait : que ce sont eux ou les nôtres qui ont couru ou courent, qu'un tel sera tué, qu'on tuera un autre. Et tout, ce qu'on fait maintenant n'est qu'amusement. Ceux avec qui tu as inspecté les positions non seulement n'aident pas à la marche générale des affaires, mais l'entravent. Ils ne sont occupés que de leurs intérêts mesquins.

— En un pareil moment ! fit Pierre avec reproche.

— En un pareil moment, répéta André. Pour eux, ce n'est qu'un pareil moment qu'on peut avancer et recevoir le plus de croix et de rubans. Ceux qui se baladent le plus ardemment et se plaignent le moins, ceux-ci vaincront. Et veux-tu que je te dise : quoi qu'il arrive, quelques manigances qu'on fasse là-bas, en haut lieu, demain nous gagnerons la bataille. Demain, coûte que coûte, nous vaincront.

— Voilà la vérité ! prononça T...

— Ces messieurs allemands ne gagneront pas demain la bataille, mais seulement gâcheront tant qu'ils pourront, parce que dans leurs têtes allemandes il n'y a que des raisonnements qui ne valent pas des coquilles d'œufs ; mais ils n'ont pas dans le cœur cette seule chose qui est nécessaire pour demain, ce qu'il y a chez T..., par exemple.

— Oui, oui, je suis tout à fait de votre avis, prononça Pierre en regardant André avec des yeux brillants.

La question qui, toute cette journée, troublait Pierre, maintenant lui paraissait définitivement résolue et claire.

Il comprenait maintenant tout le sens et l'importance de cette guerre et de la future bataille. Tout ce qu'il avait vu durant cette journée, l'expression importante, sévère des visages qu'il avait aperçus en passant, s'éclairait pour lui d'une lumière nouvelle. Il comprenait cette chaleur latente — comme on dit en physique — du patriotisme qui était en toutes ces gens qu'il voyait, et il s'expliquait pourquoi tous se préparaient à la mort avec tant de calme et en même temps de frivolité.

LA MAIN QUI EXEMPTÉ OU LE PROCÈS Laborde, Lombard, Garfouinkel et Cie

Ce fut la journée des conclusions. L'audience débuta et se termina par ces incidents de procédure qui prolongent singulièrement des débats déjà fort lents.

Les derniers accusés

Il n'en reste que trois. Garfouinkel est mêlé à leur cas.

Rueff raconte, avec force détails, comment, ému par les apgoisses de la dame Feldstein, dont le mari avait maigri d'un nombre considérable de kilos, il avait cru pouvoir lui conseiller de s'adresser à Garfouinkel.

La dame Feldstein précise que Rueff, qui venait chez elle lui vendre des dentelles et des fourrures, dont elle ne voulait d'ailleurs pas, lui proposa de faire revenir son mari à l'arrière par l'entremise de Garfouinkel. Cela lui coûterait 40.000 francs. Elle accepte, mais quelques jours plus tard il lui déclara que ce serait « quarante billets ».

Garfouinkel a beau jeu de se défendre, car la dame Feldstein déclare qu'elle ne l'a jamais vu. Rueff affirme son refus d'entrer dans la « combinaison ». D'ailleurs, les 40.000 francs ne furent jamais versés et rien ne fut fait.

Avec Gaston Lévy, Garfouinkel est moins à l'aise, car cet accusé affirme avec énergie lui avoir versé 45.000 francs pour obtenir sa réforme. Il précise même comment il réunit la somme.

Mais en fait, aucune réforme ne fut prononcée et Garfouinkel en tire argument pour s'étonner, si Lévy lui avait versé 45.000 francs, qu'il ne les lui eût pas réclamés.

Somme toute, le rôle de Garfouinkel finit par paraître effacé dans toute cette affaire. A-t-on manqué de curiosité ou fut-il fort habile ?

Le premier témoin

On en aurait fini en quelques minutes avec ce témoin qui est le commissaire de police Dhubert. Il raconte comment il arrêta la plupart des accusés qui, sauf Boisson, lui furent des aveux spontanés. Mais, à tour de rôle, plusieurs détecteurs l'assaillent de questions et l'audition se prolonge.

Et, à la demande de M^r Charles Philippe, nous avons connaissance d'un rapport du témoin donnant sur Garfouinkel les renseignements les plus circonstanciés, sur ses mœurs et celles de sa femme, ses relations, les portraits étalés dans son cabinet, toutes choses déjà révélées par la presse et cette fois officiellement affirmées.

Dans une violente diatribe, le défenseur s'indigne de ces imputations portées sur les « personnes les plus honorables » sans s'arrêter aux murmures que provoque cette épithète inattendue.

J'ai été menacé de révocation, déclare le témoin, pour avoir fait mon devoir et dit la vérité.

Tiens, tiens ! Va-t-on connaître l'auteur de cette singulière menace ? Malheureusement, le témoin se fait sur ces mots et n'est pas prié d'insister.

Mais la séance se termine sous une avalanche de conclusions.

" L'Œuvre " Littéraire

LES LIVRES QU'ON LIT

Lorsque M. Alexandre Hepp fit ses débuts d'écrivain, donnant aux papiers publics des études minutieuses et d'un art appliqué, le journalisme, en France, n'avait pas encore atteint cette hauteur d'américanisme qui le signale aujourd'hui. Quelque chose y subsistait des vieilles traditions, le respect de la pensée, une déférence courtoise pour l'homme qui, sans être duc, sénateur, académicien, juif, archevêque ou professeur de tango, épirologuait sur l'histoire quotidienne et la critique des mœurs. Villemessant, combien que fanasque, nerveux comme une femme, casseur et brutal, dès que le *Figaro* était en jeu, perpétuait, en quelque manière, la tradition des Bertin, des grands directeurs qui l'avaient précédé. Il payait bien ; l'usage était, dans sa maison, d'être poli. Vallès et Rochefort y portèrent des coups de maître. Les bureaux de son journal ne ressemblaient pas encore à la manutention d'un grand magasin de nouveautés. L'Évenement, au temps de Chapron, d'Aurélien Scholl, de Monselet ; un peu plus tard, le *Gil Blas* de Dumont suivirent les mêmes errements. Le talent d'écrivain n'était pas devenu, comme aujourd'hui, à peu près incompatible avec l'état de journaliste. La nécessité d'être lu, chaque matin, par un million d'illétrés, n'avait pas réduit la plupart des quotidiens à proférer le langage des calicots et des portiers. Entre un journal de 1880 et les cahiers de papier modernes — ces feuilles dont l'impression déboise l'un et l'autre continent — la même différence existe qu'entre une blanche maison à la française, avec cour et jardin (telle que naguère, malgré la sinistre cupidité des architectes, Passy en offrait encore aux yeux du promeneur) et les infâmes gratte-ciel en plâtras « modern-style » qui donnent à Paris un faux air de cité nouvelle dans le Far-West ou près du Lac Salé. Pour la plupart des marchands de papier, hommes d'affaires ou politiciens, dont une gazette achalandait la boutique, Isidore Lechat, ce terrible manieur d'argent que Swift et Balzac eussent envié à Mirbeau, a promulgué la formule décisive : « Des chiffres, des faits, pas de phrases ! » Il aurait pu ajouter : pas d'opinions personnelles, ou d'aperçus contrariant la multitude, car le lecteur ne demande pas à être instruit, mais flagorné. Bien-ôt même, les faits-divers seront taxés de « littérature », de luxe et de superflu. A quoi bon écrire, lorsqu'on a la photographie, lorsque surtout l'appétit intellectuel du plus grand nombre ne dépasse point le cinéma ?

Ce qui fait la grâce des opuscules de M. Alexandre Hepp, c'est précisément d'ignorer ces nouveautés. Il écrit avec soin, car il est consciencieux ; avec élégance, car il est artiste ; avec chaleur, car il est ému. Historiographie, au jour le jour, des historiettes parisiennes, s'il n'est pas devenu le Tallemant de cet âge roturier, c'est peut-être parce que l'hôtel de Rambouillet lui fit défaut. Ses « Parisiennes » dans une forme rapide, écourtée, un peu sèche — mais, disait Chamfort, il n'est pas donné à tout le monde d'être sec — ont souvent retenu la curiosité des humanistes. Mais le temps est venu des luttes viriles et des graves pensées. Une heure tragique, la plus belle peut-être et la plus formidable que la France ait vécue depuis la conquête romaine, heure qui fixera le destin de la Patrie et de l'Occident, à l'horloge des Siècles, frappe ses coups inopinés. Et voici que le frivole conteur, le philosophe subtil et délicat, maître des élégances parisiennes, élève son discours au diapason des circonstances. Les arbustes poudrés à la maréchale des *garden parties*, les bruyères que Bicharra distille ne sauraient convenir à la muse contemporaine. Alors que des milliers d'hommes inondent, chaque jour, de leur sang généreux, de leur vie et de leur jeunesse, le sol héréditaire, labouré par les obus, tout discours paraît frivole et même sacrilège, qui parle d'autre chose que de l'unique pensée offerte à la douleur comme à l'espoir de tous.

Les Cœurs embellis ! ce titre, d'un choix bien venu, précis et délicat, résume la pensée et l'orientation du livre composé par Alexandre Hepp, à l'ombre du laurier sanglant. Héroïsme et tendresse, il déduit avec une poignante sacrée les affres, les humiliations et les colères de la femme épouse d'un Allemand, victime entre toutes les victimes, que torture le plus cruel des supplices et qui, volontiers, se ferait écorcher vive si elle pouvait ainsi enlever de sa chair les baisers — que dis-je ? le souvenir — de l'ennemi, lequel cependant fut celui que toute femme respecte quand même, son initiateur d'amour. En pleine lumière, voici, contraste réparateur, le beau couple formé par une jeune, ardente et noble Française qui puise des raisons d'amour dans les blessures mêmes et la sainte difformité de l'homme qui, frappé dans sa chair pour la patrie en danger, apparaît à ses regards pareil aux

Victoires mutilées que leur désastre pare de mystère et de douleur, en surcroît de leur beauté. Critique, journalistique, écrivain spirituel, coquet et consciencieux, Alexandre Hepp grandit, monte à présent à la hauteur de la grande guerre. Son livre pourrait à bon droit se nommer aussi d'un plus juste titre : *Le Talent embelli*. Laurent Tailhade

En dépit de l'Union sacrée

LITTÉRATURE

Le parc de l'hôpital a beau être grand, il diminue les distances. Et à l'heure où le soleil de midi tédit la terrasse, le général blessé ne dédaigne pas de me faire signe pour bavarder avec l'humble sous-off qui je suis.

— Il n'y a donc pas un de vos littérateurs qui écrira une belle chose !

C'est lui qui m'interpelle en pliant rageusement un journal, car il n'est pas indifférent à une phrase cadencée ni à l'émotion que procure une œuvre d'art.

— Je lui répondis, sans autrement de conviction :

— Mais, mon général, ceux qui ont du génie sont au front, sans doute... Quand ils reviendront...

Il m'interrompt :

— Il n'y en a pas tant que ça, au front ! Les jeunes, soit ! mais les autres, les grands hommes !... Rien ! pas même un petit machin qui soit populaire..., pas même une chanson !

Il ajouta, bourru :

— Les Anglais, eux, ont au moins *Tipperary* !

Et il exagéra en concluant : « Si nous ne sommes même plus fichus d'écrire *Tipperary* ! »

Je me cabrai d'indignation :

— N'avons-nous pas Théodore Botrel, croix de guerre avec palmes... académiques probablement...

— Je ne plaisante pas, mon petit ! répliqua-t-il sévèrement. C'est à pleurer de voir que la France, qui est le premier pays littéraire du monde, n'ait pas encore trouvé un accent, une phrase, une pensée, un refrain qui soit gravé dans le cœur de la foule. En 1792, ils avaient la *Marseillaise* et le *Chant du Départ* ; aujourd'hui, nos poilus n'ont rien. J'ai entendu des marabouts qui sont partis à la baïonnette en hurlant : *Viens poupute !* — un air boche d'ailleurs ! — et à l'hôpital, ce matin, le colonel qui a les pattes emportées se débarbouillait en sifflant la *Veuve joyeuse* ! — Ça m'énervait tellement que je l'ai prié de se taire !

— Que voulez-vous, mon général ? Personne ne sait les causes d'un succès ; quel qu'on le remarque immédiatement, et la première sottise venue peut porter, voler de bouche en bouche et rester dans toutes les mémoires.

— Qui vous dit le contraire ? C'est cette sottise, — il se servit d'un terme autrement militaire, — que je reproche à vos gens de n'avoir pas trouvée ; car sottise tant qu'on voudra, si elle devait survivre elle aurait eu une parcelle d'un feu mystérieux, qui doit être divin, si médiocre qu'il soit.

— Qui vous dit qu'elle n'existe pas ?... — Ça se saurait ! trancha-t-il ; et après un silence il conclut :

— Vous vous faites tous tuer !

On eût dit que le général me cherchait une querelle personnelle ; je m'inclinai.

Il reprit après un court instant :

— Et vos académiciens, qu'est-ce qu'ils font ?

— Ils écrivent à l'*Echo de Paris*.

— Oui ! (il eut une crise de rire.) Monsieur Bazin, — René Bassin ! (Je souris avec déférence.) — Et Barrès ! J'aime bien Barrès, mais Dieu, qu'il est embêtant depuis que de Mun est mort !... Et les autres ?

— Donnay écrit des choses charmantes.

— Je sais... Il a du talent, du sentiment, il est très français, il fait des mots, j'adore ses mots... Je voudrais bien les répéter, mais j'ai peur, comme Mac-Mahon, de les répéter de travers et de passer pour un idiot... Alors je les oublie.

— Il y a Brieux, il s'occupe des aveugles.

— Il se cherche des lecteurs ! dit le général sans pitié.

— Il y a Marcel Prévost ; il est artiste.

— La batterie de Françoise ! c'est pour *Femina* !

— Il y a Frédéric Masson...

— Je me rase moi-même.

— Il y a Rostand...

— Pardon, il y avait Rostand, il y avait toute la famille Rostand ; les Rostand sont dans les Pyrénées ; comme depuis longtemps il n'y a plus de Pyrénées, il ne doit plus y avoir de Rostand ; tant mieux !

— Il y a... il y a...

Je cherchais un peu. On ne saurait citer tout ce que l'Académie compte d'écrivains connus sans faire un gros effort de mémoire.

— Il y a de la balle et balai de crin ! interrompit le général. S'il y en avait un, vous ne seriez pas obligé de me les citer tous. Je ne vais pas jusqu'à prétendre que ce soit l'Académie qui les ait abrutis, non ! puisque les autres ne sont pas plus brillants !

Je restais muet et confondu et cherchais encore une excuse ou une explication pour défendre mes maîtres et mes confrères :

— Je crois, mon général, que pour écrire une grande chose il faut le recueillement, le recul, le calme...

— Ce n'est pas vrai !

— Je crois !... A l'heure qu'il est, les écrivains, comme tous leurs contemporains, ne peuvent se reprendre, ils vivent sur leurs nerfs. Après la paix, sans doute...

— Il sera bien temps !

— Un écrivain aurait un peu honte d'aligner des mots tandis que d'autres, là-bas, dans les tranchées...

Ma phrase finit dans un bafouillage.

— Oui, mon petit, allez-y ! vous n'en pensez pas un mot.

— Je vous assure, mon général...

— Alors, vous vous fourrez le doigt dans l'œil, ce qui est aussi grave. La vérité — voulez-vous que je vous le dise ? — c'est que votre littérature depuis longtemps n'a plus de poil au nez ! Elle ne s'est préoccupée que de petites coucherics, d'adultères idiots, — car il n'y a pas autant de cœur que ça ! — de problèmes sentimentaux qui sentaient l'eau de bidet, de clairs de lune à la manque, de musique à la noix, de cigaretttes blondes, de tangos argentins et de demoiselles entravées. Maintenant on est au perlot, au pinard, au passage de gueules et au tonnerre de Dieu. Alors elle n'y est plus, votre littérature, et elle fait sous elle, si j'ose m'exprimer ainsi.

Le général fumait, — il fumait rageusement un petit bout de cigare mordillé ; il reprit plus calme, mais non moins injuste, me semble-t-il :

— Ce n'est pas pour vous dire que *Le Clairon* soit un chef-d'œuvre ou que le *Père la Victoire* ait dû être appris comme le *Pater* par tous les enfants en bas-âge, mais la génération d'avant vous avait vécu l'autre guerre. La vôtre était trop grosse ou encore dans les poches de vos papas. Est-ce que vous croyiez à la guerre, vous, les vôtres ? Vous étiez comme tout le monde, — comme nous-mêmes ! — vous n'étiez pas prêts ! Il y a tout un travail à faire pour l'instant : organiser la production littéraire comme on a organisé la production du matériel et des munitions, comme on a organisé un tas de choses...

— On a d'autres chiens à fouetter...

— Parbleu !

Il eut cependant un petit sourire qui relevait sa moustache dure sur des dents aiguës.

— Il y a pourtant une place à créer, un sous-secrétariat nouveau. Hein ? qu'est-ce que vous diriez de Couyba là-dedans ?

— Nous avons déjà Dalimier !

— Je l'y pensais pas ! c'est vrai... Qu'est-ce qu'il fait, ce bougre-là ?

Je m'indignai :

— Comment ! mon général ! Mais M. Dalimier ne quitte pas les théâtres subventionnés, les ventes de charité, les matinées de bienfaisance, les soirées de gala, les séances de musique, les ballets russes, les ambulances où l'on chante, les hôpitaux où l'on dit des vers. Par sa présence réelle et universelle, il encourage l'activité artistique de toute la nation armée !

Mais le général ne m'écoutait plus.

Jacques Baudier

LA CRISE DU PAPIER

Une petite circulaire de M. Malvy, S. V. P.

Qui, pour conjurer un peu la crise du papier, nous vous demandons, Monsieur le Ministre de l'Intérieur, une circulaire ! Oh ! nous n'ignorons pas que déjà vous avez prescrit aux administrations sous vos ordres de n'employer plus qu'une feuille de papier unique. Vous faites économiser le papier neuf, vous avez bien mérité de la presse ; faites-nous donner le papier vieux, et nous vous bénirons. (Toutefois, pourquoi ne pas recommander aussi à l'administration centrale de l'Intérieur d'utiliser d'un papier plus mince et moins luxueux que celui dont elle abuse ?) Certaines correspondances émanées de vos bureaux, notamment les avis de nomination, de mutation et les congés, sont lithographiés sur papier digne des éditions d'un bibliophile.

Mais vous possédez une mine de papier : les archives inutiles des préfetures. Prenez d'abord les trois exemplaires de chaque budget communal. Quand la Cour des comptes a revu la comptabilité, quand recettes et dépenses ont été payées, à quoi sert de conserver à la préfecture, pendant trente ans, et même à la mairie, toute cette paperasserie ? A une livre par commune, cela fait, avec l'Algérie et les colonies, 20.000 kilos de papier par an, et sur dix ans 200.000 kilos. Et les bordereaux, et les programmes vicinaux, et l'assistance, et les bulletins d'envoi et ceux de réception, et les procès-verbaux et les registres de réclamation ? Il y en a bien dix fois plus dans les caves administratives de la France. Donnez-nous ça, monsieur Malvy. Il y aura plus d'air dans les bureaux, et ce sera vraiment une révolution, et vous aurez accompli le prodige d'écrire une circulaire qui fasse réaliser une économie de papier au pays.

La surabondance des matières nous oblige à remettre à demain la suite de notre feuilleton : Les Mystères de Corneville.

L'Œuvre militaire

L'inutilisation des compétences

Donc voici qu'on commence à rappeler les classes anciennes, celles qui comptent actuellement en surnombre et que seule une loi spéciale a maintenues à la disposition du ministre. Les hommes de 1888 ont commencé à prendre le chemin des établissements militaires. Cette mesure va — c'était inévitable — apporter une perturbation sensible dans la vie économique ; est-elle, par contre, indispensable aux intérêts du pays ? Je n'ai pas qualité pour me prononcer à ce sujet, mais je puis vous citer des faits.

Je connais un industriel qui a pu conserver, contre vents et marées, du travail à cent cinquante ouvrières et ouvriers. La mobilisation de son directeur et de son conducteur de machines, hommes de la classe 88, va l'obliger à fermer et à mettre son personnel sur le pavé. Ces deux hommes étaient donc, dans leur emploi civil, particulièrement utiles à la collectivité. Qu'en a-t-on fait ?

Le premier, quoique n'ayant jamais eu avec la plus noble conquête de l'homme d'autres rapports qu'un coup de pied reçu alors qu'il passait, un jour, le long d'un trottoir, est affecté au passage dans un dépôt de chevaux malades ! L'autre, mécanicien de son métier, compte des couvertures et des capotes dans un magasin. Où sont-ils le plus utiles ? Dans leur emploi civil ou à leur poste militaire ? Je vous en laisse juges.

Le patron a fait, naturellement, une démarche pour qu'on les lui rende ; il a signalé à l'autorité qu'ils pourraient être avantageusement remplacés, dans leurs nouvelles fonctions, par quelqu'un des nombreux réfugiés qui errent, les bras ballants. Savez-vous ce qu'on lui a répondu ? Ceci : « Puisque vous connaissez des réfugiés inutilisés, pourquoi ne les employez-vous pas à la place de ces deux hommes qu'on vous a enlevés ? »

Pour le brave rond-de-cuir qui a fait cette réponse énorme, conduire une étrille sur le dos d'un cheval ou conduire une usine, c'est tout comme ! Tout de même, au lieu de faire appel, pour remplacer des manœuvres, à des hommes qui, en raison de leur âge, sont pour la plupart ou contremaîtres ou chefs de maison, ne pourrait-on s'adresser aux innombrables étrangers qui traînent à ne rien faire, se contentant de toucher leur allocation ?

Mortimer-Mégret

RÉPONSES

Nous prions nos lecteurs de rédiger leurs demandes de renseignements sous la forme la plus brève et la plus précise, en évitant tous détails inutiles. Les résumer en quelques lignes si possible.

- 368 J. M. — Les R. A. T. ou les territoriaux des classes anciennes peuvent faire une demande pour être nommés gendarmes auxiliaires, s'ils comptent dans un dépôt non situé dans une place forte de la zone des armées. Demande au général commandant la région, par voie hiérarchique.
- U. D. O. 1. — 1° Oui. 2° 600 francs. 3° Cela dépend des médecins. Rien à dire d'avance. 4° Oui.
- E. B. — Situation définitive. Merci de votre lettre.
- J. P. 12. — Si vous n'êtes pas incorporé, situation définitive jusqu'à votre incorporation.
- J. P. S. 93. — Trois mois.

Les sujets des pays ennemis ont-ils le droit d'ester en justice ?

La 4^e chambre de la cour est actuellement saisie d'une question de droit particulièrement délicate dans les circonstances actuelles : les sujets des pays ennemis ont-ils le droit d'ester en justice ? dans quelles conditions l'accès du prétoire leur est-il accordé, à la suite du décret du 27 septembre 1914 qui interdit toutes relations économiques avec les sujets allemands et austro-hongrois, et le décret de novembre 1915 concernant les Bulgares ?

Deux Français avaient assigné cinq compagnies d'assurances : trois françaises, une allemande (la Munich) et une bulgare (la Bulgaria). La compagnie allemande était représentée par son séquestre, habilité à plaider par ordonnance du président Monier. La Bulgaria, par contre, se présentait à l'audience comme sujet ennemi non séquestré et par conséquent sans représentation légale.

Au nom des assurés français, M^e Binche demandait la disjonction en ce qui concerne la Bulgaria, à qui l'accès du prétoire devait être refusé.

M. l'avocat général Godfroy, dans ses conclusions, distingue entre la jouissance et l'exercice des droits. La première, si les droits ne sont pas interdits strictement par la législation de guerre ou par le code civil, appartient aux étrangers même ennemis. Il conclut donc à l'admission de la Bulgaria au procès.

L'arrêt sera rendu à huitaine.

Les idées qui passent...

Place aux talents jeunes !

M. Henry Bérenger (*Paris-Midi*) discute les paroles prononcées à la Chambre par le député-soldat Maginot, lors de la discussion sur le rajeunissement des cadres. M. Maginot s'élevait contre le régime de la gérontocratie (ou ne s'élevait-il point ?) avait réclamé « de la décision, de l'audace, de la vigueur physique et morale, un peu de ce sang jeune qui fait les chefs qui osent et permet à des hommes de forcer le destin ». M. Bérenger écrit :

Ce qui importe à la nation qui se bat toute, ce n'est pas l'âge des chefs, mais leur capacité. Il y a des poilus de la classe 1889 qui valent les poilus de la classe 1914 — et réciproquement. Les armées de la République rassemblent des héros de quarante-sept ans et des héros de dix-neuf ans. Le calendrier fait moins à l'affaire que le courage.

« On n'a que l'âge de ses arrières », dit un proverbe médical. Un psychologue ajouterait : « On n'a que l'âge de ses habitudes. »

Il y a, en effet, des jeunes gens qui sont la peinture dégoutante du « moindre effort » et qui semblent n'avoir dans les veines que de l'eau de gomme.

Il y a, au contraire, des sexagénaires, parfois même des septuagénaires, qui pensent et agissent avec des ressorts d'acier et sont les premiers levés, les derniers couchés !

Ne mesurer les généraux qu'à l'almanach, soit pour les rajeunir, soit pour les prolonger, serait un médiocre étalon de victoire.

La thèse Maginot et la thèse Bérenger sont d'ailleurs aisément conciliables...

Le discours du Chancelier

Polybe (*Figaro*) consacre à M. de Bethmann-Hollweg ces quelques lignes :

Tout de même, pour que le chancelier de l'Empire allemand, dans la plus filandreuse langue qu'il ait prononcée, ose dire : « La situation militaire répond entièrement à notre attente... », il faut qu'il lui soit venu un singulier mépris et de son bétail parlementaire et d'un peuple qu'on avait connu aussi fier de ses maîtres d'école que de ses sous-officiers.

Pierre Mille (*Excelsior*) n'est pas moins net :

Au milieu d'une série de contre-vérités qui sont presque excusables à son point de vue — car il n'est pas sur un lit de roses — après avoir dit, au sujet de la violation de la neutralité belge, cette phrase cynique : « On fait comme on peut » (il serait sans doute tenté de dire : « On ment comme on peut ») M. de Bethmann-Hollweg a prononcé une affirmation en apparence un peu plus plausible : ne pouvant contester que les colonies allemandes sont aujourd'hui tombées entre les mains des Alliés, il a proclamé philosophiquement que cela n'avait aucune importance, attendu que l'Allemagne, victorieuse, pourrait en exiger la récupération.

Au fond de son cœur boche, M. de Bethmann est sans doute moins rassuré qu'il n'en veut avoir l'air.

Quant à M. Albert Milhaud (*Rappel*) voici son sentiment :

Le discours du Reichstag fournit un nouvel aliment à notre confiance. Que nous sommes loin du programme de Bernstorff à New-York, en septembre 1914 ! Il n'est pas jusqu'à la précision touchant la conférence de Paris, la politique de l'Italie et de la Roumanie qui ne nous apparaisse comme un indice favorable.

L'homme de demain

L'homme de demain, dit M. Houlevigne (*Temps*), l'homme de l'après-guerre, ce sera l'ingénieur :

Ce sera l'ingénieur. Dans mon for intérieur, je le regrette ; j'aurais aimé que la génération qui s'élève n'eût d'autre tâche que de célébrer la vaillance de celle qui l'a précédée, qu'elle fût une génération de poètes, d'artistes et de purs savants en qui aurait pu renaitre et s'épanouir le génie de la race ; cette floraison viendra plus tard. Cette guerre aura fait trop de mal, elle aura accumulé trop de ruines et de misères pour que la première tâche ne soit pas de rebâtir foyers et usines, de remettre les mines en exploitation, de reconstruire la flotte, d'aménager les cultures, et de regagner par un labeur acharné les milliards dépensés à fondre des canons.

La presse de la bistouille

Boire de la bistouille est mal. Ecrire un article de journal quand on a bu de la bistouille est pis. Ce cas est celui d'un rédacteur de l'*Echo Normand* qui vient de donner à ce journal une page d'une trivialité déplorable. Furieux contre l'*Œuvre* parce qu'elle combat le poison alcoolique, le premier trébuchant de l'*Echo Normand* s'en prend à Téry, à Cortillot, à Zelte même. Voici un échantillon de sa manière :

Nous avions fait justice de l'*Œuvre* dans notre dernier numéro. Mais ce journal ne se tient pas pour battu. La preuve, c'est qu'il revient à la charge, en nous servant, comme on le dit dans nos patelin, sous des formes diverses, les mêmes boniments à la graisse de chevaux de bois. Seulement, ce n'est plus Téry qui mène la danse. C'est un nommé Tortillo qui se charge de nous arranger de la belle manière.

Parisant de notre vieille et robuste race, il ne craint pas de dire que nous commémons notre éducation de futur alcoolique, en mangeant de la soupe à l'alcool.

On pourrait bien traiter ce Tortillo de « trop tard à la soupe », car dans le Calvados tout le monde a soupé de ces belles histoires, et ledit Tortillard ou Tortillo, etc., etc.

Quant à Zelte, voici ce qu'en écrit notre contradictoire échauffé :

Dans un autre numéro du même journal, un autre Parisot, signant A — Zelte, — (un diminutif d'« anizette ») racontait que le préfet du Calvados avait encouragé la passion favorite des Calvadosiens, en permettant aux débauchés de prendre des accommodements avec la loi.

Ledit Zelte — en déserte d'arguments ce jour-là — ne se rappelait sans doute pas, etc., etc.

La bistouille a les défenseurs qu'elle mérite...

Le véritable coupable

La Vie précise un point intéressant et pose une question fort nette :

Gustave Téry fait campagne dans l'*Œuvre* contre « les trois quarts des Français qui, n'étant pas au front, touchent la sportule et disent : « C'est la guerre », deviennent de plus en plus fainéants Téry, puisque vous avez le bon courage, le talent et un journal qui portera, allez logiquement au coupable, demandez à Malvy, ministre de l'Intérieur, qui est responsable de cela.

DERNIÈRES NOUVELLES

La journée

Au sud d'Haucourt, les Allemands prennent pied dans deux petits ouvrages. Au sud-est de Béthincourt, nous progressons.

M. Briand répond au télégramme de sympathie de M. Salandra.

Les Allemands ont pris Belfort avec l'aide des Bulgares — annonce l'Agence Wolff à Sofia. Ils doivent confondre...

Aujourd'hui, à New-York, « Journée belge ». On compte sur une recette de 5 millions.

La scission socialiste s'étend en Allemagne. Le groupe Haase trouve de nombreux adeptes en Bulgarie et en Autriche.

Les affaires de Yuan-Chi-Kai vont très mal. Il devra sans doute s'en aller...

L'ACTION UNIQUE

M. Briand avait trouvé une définition laudative : « Un front unique contre un ennemi unique. » Mais elle n'avait qu'un caractère militaire. Il fallait pour qu'elle eût vraiment la valeur d'un principe général, d'une règle absolue, l'étendre à tous les autres domaines : « Une volonté unique dans une action unique. »

Ce sera demain chose accomplie. Le voyage de M. Asquith à Rome, celui que M. Salandra va faire à Londres dans quelques jours, la conférence économique des Alliés, à laquelle assistera une des plus hautes personnalités de l'Angleterre et de ses dominions, M. Hughes, premier ministre d'Australie, tout cela a préparé ou achèvera l'œuvre nécessaire. Soyons-en reconnaissants à M. Briand, qui a dit, pour aboutir à ce résultat, lutter si obstinément et vaincre tant de difficultés inhérentes à des matières aussi complexes et aussi délicates.

Mais ne triomphons pas trop vite. Il ne suffit pas, pour que notre victoire soit assurée, de mettre au point une entente économique pour le temps qui suivra la guerre. Il ne suffit pas non plus d'apporter la solution de deux ou trois des grands problèmes qui nous préoccupent dans le présent : pour que l'action unique, sur tous les terrains, puisse dès maintenant donner tous ses fruits, un plan général, et de réalisation immédiate, s'impose à nos gouvernants. C'est ainsi que la question du fret, à laquelle on travaille aujourd'hui, n'est pas la seule qui doive retenir notre attention. Il y a aussi la question du change, et celle du charbon, et celle du blé, et beaucoup d'autres qui sont indissolublement liées entre elles.

Pas d'actions éphémères, fragmentaires et, partant, condamnées d'avance. Une volonté unique dans une action unique. Sinon la fin sera comme les moyens : désespérément incomplète et lamentablement précaire.

G. O.

AU REICHSTAG

Genève, 8 avril. — Au cours de la séance du Reichstag, hier, M. Scheidemann a demandé que le gouvernement allemand réalise les réformes sociales :

« Violenter les peuples étrangers est un crime affreux, a ajouté l'orateur, mais classer son propre peuple d'après le portemanteau est plus qu'un crime, c'est une bêtise. »

M. Scheidemann a dit encore qu'en Alsace-Lorraine les commandants militaires abusent de leur situation, ce qui ne pourra qu'augmenter l'aversion des autochtones contre le régime allemand. Le chancelier doit y remédier.

M. Liebknecht est alors monté à la tribune au milieu de l'hilarité générale ; il a dit : « En me baïllonnant de nouveau, vous m'avez rendu impossible de prendre position sur la question sous-marine. Vous m'avez empêché de protester contre les projets de conquêtes émis par le chancelier. »

L'orateur, constamment interrompu, a été rappelé trois fois à l'ordre, puis la parole lui a été retirée.

Une mission japonaise en Russie

Pétrograd, 8 avril. — Aujourd'hui est arrivée la mission navale japonaise composée du chef d'état-major de la marine, contre-amiral Akima, et de deux capitaines de vaisseau ; elle visitera les usines qui travaillent pour la défense nationale, le quartier général et la flotte de la Baltique.

Autour de Salonique

Salonique, 7 avril. — Bombardement violent de l'artillerie.

Aujourd'hui, un taube a lancé plusieurs bombes au sud de Kukush, sans résultat.

LES BLEUETS ANGLAIS

Londres, 8 avril. — Les affiches qui ont été apposées à Londres en vue de l'appel de la classe 1918 annoncent que les hommes de cette classe devront rejoindre la caserne le 10 mai et recevront une éducation militaire en Angleterre jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge de dix-neuf ans.

Conférence interparlementaire

C'est le jeudi 27 avril que doit s'ouvrir à Paris la conférence parlementaire internationale du commerce organisée par les Alliés. La séance inaugurale sera présidée par M. Raymond Poincaré, assisté de MM. Antonin Dubost, Paul Deschanel et Aristide Briand, et le discours d'ouverture sera prononcé par M. Charles Chaumet, président de la conférence.

L'assemblée tiendra ses séances au palais du Luxembourg, les 27, 28 et 29 avril.

UN TRANSPORT ENNEMI COULÉ

Le ministère de la marine nous communique la note suivante :

Un transport ennemi a été coulé par un de nos sous-marins.

[Il s'agit d'un transport autrichien coulé dans l'Adriatique.]

L'Alcyon" heurte une mine

Bordeaux, 8 avril. — Le vapeur anglais Alcyon a touché une mine dans la Manche ; il a pu regagner le port avec son chargement complet. Son équipage, qui se compose de vingt-sept hommes, est sauf.

L'Alcyon, qui fait le service entre Bordeaux et Londres, avait quitté Bordeaux mardi dernier, à destination de l'Angleterre.

Vapeurs coulés

Londres, 8 avril. — Le Lloyd annonce que le vapeur anglais Braunton et le voilier Clyde ont été détruits par des explosions ; les équipages sont saufs.

Le Lloyd annonce également que le vapeur anglais Chantala a coulé.

Contre mauvaise fortune...

Le Berliner Tageblatt écrit :

« Le sauvetage de l'équipage du L-15 nous console de la perte du matériel. Les pertes matérielles sont petites, en regard des succès remportés par les trois entreprises aériennes. Nous espérons que les navires aériens allemands retourneront bientôt au-dessus du territoire anglais. Dans les conditions actuelles, nous devons déclarer que tout instrument de guerre qui donne l'espérance d'un rapprochement vers la signature de la paix est licite. »

Démenti anglais

Londres, 7 avril. — On communique officiellement la note suivante :

« Le communiqué allemand du 6 avril prétendant que des zeppelins auraient causé, dans la nuit du 5 avril, des dégâts considérables à Whitby, à Hull, à Leeds et dans d'autres lieux, est un tissu de mensonges destinés à cacher l'échec de l'incursion. »

A la frontière autrichienne

Du Corriere della Sera :

« Des troupes austro-hongroises occupent les tranchées établies le long du Danube ; des contingents bulgares sont massés dans le Banat et en Hongrie. »

« On observe depuis quelques jours des mouvements de troupes allemandes qui, de Lom et de Rouschouk, remontent vers la frontière autrichienne. »

Vers Trébizonde

Pétrograd, 8 avril. — Selon les derniers renseignements, les troupes russes sont près de la ville de Surmene, à 25 kilomètres de Trébizonde.

La révolution chinoise

Changhai, 8 avril. — Dix mille hommes de troupes du Nord sont en route pour Changhai. Deux trains apportant de grandes quantités de munitions et amenant des chevaux et des soldats arriveront ce matin. Une grande inquiétude règne dans toute la région. L'opinion générale est que Yuan-Chi-Kai devra partir.

LA CURE RÉITÉRÉE

Bade, 8 avril. — La reine de Suède, née princesse de Bade, est arrivée hier à Carlsruhe.

Les petits cadeaux

Genève, 7 avril. — On mande de Sofia : « Le prince Edouard de Saxe-Cobourg-Gotha a visité jeudi le président du conseil, M. Radoslavov, au ministère des affaires étrangères, et lui a remis la grand-croix de l'ordre du Duc-Ernest avec glaive. »

Prisonniers allemands à Rouen

Rouen, 8 avril. — Un transport anglais a débarqué dans notre port 750 prisonniers allemands amenés d'Angleterre à destination d'un camp aménagé pour eux à proximité de Rouen.

Ces prisonniers seront employés à différents travaux.

Les soldats laboureurs

Le ministère de la guerre nous communique la note suivante :

« Poursuivant la série des mesures déjà prises pour accroître dans la plus grande mesure possible le concours prêt par l'armée à l'agriculture, le général Rogues, ministre de la guerre, vient de décider que des permissions pour participer aux travaux agricoles du printemps seraient accordées aux jeunes gens de la classe 1917, agriculteurs de profession. »

EN ITALIE

Le nouveau ministre de la Guerre

Rome, 8 avril. — La nomination du général Vittorio Alfieri comme sous-secrétaire à la guerre est importante. Il n'a pas été nommé par hasard. Depuis le commencement de la guerre, le général Alfieri s'est trouvé dans la zone de guerre sous les ordres directs du généralissime, dirigeant principalement l'organisation des services de l'intendance ; or ces services, qui sont d'une importance capitale dans une guerre difficile comme celle des Alpes, sont une des conditions essentielles de la victoire.

« Affiliés dans la lutte communale... »

En réponse au télégramme de M. Salandra lui transmettant l'expression des sentiments du Parlement italien, M. Briand a adressé au président du conseil d'Italie un télégramme dans lequel il le remercie et le prie d'offrir au Parlement italien l'expression de la gratitude du gouvernement français.

Communiqué belge

Journée calme sur le front belge.

Communiqué anglais

Londres, 7 avril. — Hier, à Saint-Eloi, les Allemands sont parvenus à reconquérir une partie du terrain que nous leur avions pris le 27 mars dernier. Le combat continue.

Hier soir, après un très violent bombardement, un petit détachement allemand a pénétré au nord de la rivière l'Avre dans une de nos tranchées mais en a été promptement chassé. L'artillerie a manifesté aujourd'hui de l'activité dans les parages de Souchez, d'Aix-Noulette, de Saint-Eloi et d'Ypres.

Dans l'Afrique orientale

Londres, 7 avril. — Communiqué officiel du corps expéditionnaire de l'Afrique orientale. — A la suite d'un mouvement commencé le 3 avril, une partie des troupes montées du général boer Vanderventer a surpris et cerné, le 4 avril, et forcé à capituler le 6, une troupe allemande postée avec des mitrailleuses dans une forte position dans les montagnes de la région d'Arusha.

Communiqué russe

Front occidental

Pétrograd, 7 avril. — On signale la fin de la débâcle des glaces et une diminution de la crue des eaux.

Dans la région au sud-ouest du lac Narotch, violent combat d'artillerie, au cours de la journée d'hier. Vers le soir, nos troupes ont occupé quelques points de positions ennemies, dans la région du village de Blizniki, faisant prisonniers un officier et 77 soldats. Les Allemands pour repousser nos attaques, ont fait usage de gaz asphyxiants.

Dans la région du lac Sosno, au sud de Pinsk, les Allemands ont fait une reconnaissance en bateau, ils ont été repoussés.

Dans la région de Tchortkorriysk des aviateurs ennemis ont jeté des bombes.

Dans la région de la Styrva supérieure, nous avons bombardé avec succès les batteries ennemies.

Communiqué italien

Rome, 8 avril. — Sur tout le front on signale l'activité de l'artillerie et de petits détachements.

Dans la zone de Cristallo, l'ennemi a concentré le feu de nombreuses batteries de tout calibre contre les positions occupées récemment par nous sur la Raichkofel.

Dans le but de ne pas exposer nos troupes à des pertes inutiles, la ligne la plus avancée a été évacuée en bon ordre.

En Carnie, nous avons repoussé une petite attaque vers Pal Grande.

Notre artillerie a dispersé des colonnes ennemies en marche le long des vallées Valentin et Kronhof (Gall).

Sur le Vedil (Monte Nero), nos adversaires ont attaqué par surprise une de nos lunettes. Par une prompte contre-attaque, ils ont été repoussés en désordre, laissant entre nos mains 76 prisonniers dont deux officiers et une mitrailleuse.

Dans le secteur de Glona (Isonzo moyen), un poste avancé de l'ennemi a été entouré et capturé.

A L'HOTEL-DE-VILLE

Un souvenir de la visite des zeppelins

Les Parisiens aiment à prendre les choses du bon côté ; c'est ainsi qu'ils se sont beaucoup amusés d'y voir clair, sous la voûte du Métropolitain, entre la station de Belleville et celle des Couronnes, grâce à l'énorme excavation produite par l'explosion d'une bombe, lors de la dernière visite des zeppelins. Comme il vaut toujours mieux rire que pleurer et tirer parti de tout, l'administration s'est rendu compte que cette excavation pourrait très bien servir à un puits d'aération, et la préfecture de police donne même au projet un avis favorable. Sans doute gravera-t-on sur la pierre d'ouverture une phrase commémorative.

Les Boches ne s'attendaient certainement pas à celle-là ! Grâce à eux, les voyageurs de la ligne Nation-Porte Dauphine continueront à respirer plus à leur aise.

Notez ceci :

Aujourd'hui dimanche, à 2 heures précises, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, sous la présidence de M. Paul Deschanel, Hommage à l'Arménie.

M. Sullivan, de l'Opéra-Comique, chantera l'hymne arménien, harmonisé par O. Vurgnes, poésie de M. Maurice Boukay.

Dimanche 9 avril, la société « Le suffrage des femmes » ira sur la tombe de sa fondatrice, Hubertine Auclert, pour le dixième anniversaire de sa mort.

On se réunira à la porte principale du cimetière du Père-Lachaise, boulevard Ménilmontant, à trois heures.

URODONAL

pour le front

L'OPINION MÉDICALE :

« L'indication principale dans le traitement de l'artério-sclérose consiste avant tout à empêcher la naissance et le développement des lésions artérielles. A la période de présclérose, l'acide urique étant le seul facteur d'hypertension, on devra, avant toute autre chose, lutter énergiquement et fréquemment contre la rétention d'acide urique dans l'organisme en employant l'Urodonal. »

Professeur FAIVRE.

Professeur de Clinique interne à l'Université de Poitiers.

« Il nous a été donné d'observer des entérites aiguës d'origine infectieuse, des fièvres typhoïdes et des appendicites chez des individus assez touchés au point de vue artério-sclérose ou rénal et soumis au régime répété de l'Urodonal depuis un certain temps ; nous avons été frappés de l'absence de complications médicales ou chirurgicales et de la guérison relativement rapide alors que l'état de l'organisme ne le faisait guère espérer. »

Professeur CHARVET

Ex-Professeur agrégé près la Faculté de Lyon.

Marrains ! n'oubliez pas de joindre à tous vos envois sur le front un flacon d'URODONAL.



AU

PRINTEMPS

LUNDI 10 AVRIL

NOUVEAUTÉS D'ÉTÉ

MÉNAGE, PORCELAINE

Occasions à tous les Comptoirs

Les Spectacles

Cet après-midi :

COMÉDIE-FRANÇAISE. — 1 h. 30. — Les Caprices de Marianne, Mademoiselle de la Seiglière.
OPÉRA-COMIQUE. — 1 h. 30. — Cavalleria Rusticana ; Le Juif Polonais.
OPÉON. — 2 h. 15. — L'Arlesienne.
TRIAXION-LYRIQUE. — 2 h. 15. — La Petite Mariée.
CONCERTS-ROUGE. — 4 h. 15, matinée. Concerto pour piano (Bach) par M. J. Duhem, Prince Igor (Borodine), Rédemption (Franck), œuvres de Massenet, Borne, S. Messiaen, M. Grumbach, etc. — Prix : 1 fr. 25, 2 fr. 25, 3 fr.
THÉÂTRE SARAH-BERNHARDT. — Vaudeville, Porte-Saint-Martin, Variétés, Réjane, Palais-Royal, Renaissance, Théâtre Antoine, Gaité, Ambigu, Châtelet, Apollo, Athénée, Capucines, Cluny, Grand-Guignol, Folies-Bergère, même spectacle que le soir.

Ce soir :

COMÉDIE-FRANÇAISE. — 8 h. — Les Affaires sont les Affaires.
OPÉON. — 8 h. — Henri III et sa cour.
OPÉRA-COMIQUE. — 7 h. 30. — Carmen.
VAUDEVILLE. — 8 h. 30. — Maciste.
TH. SARAH-BERNHARDT. — 8 h. 15. — La Tour de Nesle.
GAIÉ. — 8 h. 30. — Trois Femmes pour un mari.
PALAIS-ROYAL. — 8 h. 30. — Le Poilu ; Hortense, etc.
VARIÉTÉS. — 8 h. 30. — Le Dindon.
PORTE-SAINTE-MARTIN. — 7 h. 45. — La femme nue.
TH. REJANE. — 8 h. 30. — Alsace.
THÉÂTRE ANTOINE. — 8 h. 30. — Nono.
ATHÉNÉE. — 8 h. 30. — Le Coq en Pâte.
RENAISSANCE. — 8 h. 30. — Une Nuit de Noces.
CHATELET. — 7 h. 50. — Les Exploits d'un petit Français.
NOUVEL-AMBIGU. — 8 h. 30. — Ma Tante d'Honfleur.
APOLLO. — 8 h. 15. — La Cocarde de Mimi Pinson.
MICHEL. — 8 h. 30. — L'Avion 253, etc.
TRIAXION-LYRIQUE. — 8 h. 15. — Les Mousquetaires au Couvent.
FOLIES-BERGÈRE. — 8 h. 30. — A la Parisienne !
OLYMPIA. — 8 h. 30. — Mack et ses lions.
CONCERT MAYOL. — 8 h. 15. — Mayol et sa troupe.
ALHAMBRA. — 8 h. 30. — Attractions.
CLUNY. — 8 h. 45. — Les Fils surnaturels.
CAPUCINES. — 8 h. 15. — Paris aux Quinquets, revue.
DEJAZET. — 8 h. 30. — Les Fiancés de Rosalie.
GRAND-GUIGNOL. — 8 h. 45. — Nuit blanche ; Une rage d'amour ; Le Masque ; La Lanterne.
SCALA. — 8 h. 30. — C'est Maous Polpoil (répétition générale).
GAIÉ-ROCHECROUARD. — Non ! Si... (revue).
ELDORADO. — 8 h. 30. — A 3 h. et à 8 h. 15. — On en met ! (Dranem).
BA-TA-CLAN. — 8 h. 30. — Lycée de jeunes Filles.
EUROPEEN. — 8 h. 30. — La nuit de nocces du poilu.
LA PIE QUI CHANTE, TH. DES DEUX-MASQUES, CASINO DE PARIS et NOUVEAU-CIRQUE. — 8 h. 30. — Attractions.
OMNIA PATHÉ. — Pendant la bataille. Les Mystères. La goélette « La Panthère ». Actual. militaires.
Electric Palace, 5, bd des Italiens. — Vues militaires. Charlot ministre par amour. Comique américain.

CHEMINS DE FER DE L'ETAT

A l'occasion des fêtes de Pâques, il sera délivré, dans toutes les gares du réseau de l'Etat et pour un point quelconque de ce réseau, des billets d'aller et retour collectifs à prix réduits aux familles composées d'au moins trois personnes voyageant ensemble. Ces billets comporteront une durée de validité de 33 jours avec faculté de prolongation moyennant supplément.

Le prix total d'un billet collectif s'obtient en ajoutant au prix de quatre billets simples ordinaires au tarif plein pour les deux premières personnes, le prix d'un de ces billets pour la troisième personne et la moitié de ce prix pour la quatrième et chacune des suivantes ; ce qui permet, par exemple, à une famille de cinq personnes de bénéficier d'une réduction de 40 pour 100 sur le tarif ordinaire.

Signalons également que le chef de famille peut être autorisé à effectuer le voyage isolément à la condition qu'il en fasse la demande en même temps que celle du billet. Dans ce cas, il lui est remis un coupon spécial pour l'aller et le retour.

Enfin, il peut être délivré, à un ou plusieurs des voyageurs inscrits sur un billet de famille et en même temps que ce billet, une carte d'identité sur la présentation de laquelle le titulaire est admis à voyager isolément, à moitié prix du tarif général, pendant la durée de la validité du billet de famille, entre le lieu de départ et le lieu de destination mentionnés sur le billet.

MESTRE & BLATGÉ

46, Avenue de la Grande-Armée
PARIS

Pompes Anglaises
"TORPEDO"
avec manomètre
Corps en tube cuivre étiré verni, poignée en bois à pattes pliantes, raccord caoutchouc-anglais.
Hauteur totale : 60 centimètres.
Diamètre : 20 millimètres.
Prix actuel de détail
27 fr. 30

EXIGEZ PARTOUT LE

LION NOIR
CIRAGE-CRÈME
La Grande MARQUE FRANÇAISE
Fernand George 91 Grande Rue MONTROUGE

TOUTES LES HERNIES

sont réduites sans aucune gêne, grâce au nouvel Appareil Pneumatique et sans ressort de A. CLAVERIE. Traité de la Hernie, envoyé gratuitement, ainsi que tous conseils A. CLAVERIE, 234, Faubourg-Saint-Martin, 234, PARIS. Applications tous les jours, même dimanches, de 9 h à 7 h.

TIMBRES pour COLLECTIONS
Prix courant gratuits des TIMBRES de Guerre
Théodore CHAMPION
13, rue Drouot, Paris
Le gérant : Antoine...
Imprimerie WELBOFF et ROGEE
16-18, rue Notre-Dame-des-Victoires, Paris.